

---

## Sortir du cercle – arrêter la course à l'abîme

Denis Viennet

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/leportique/3770>

DOI : [10.4000/leportique.3770](https://doi.org/10.4000/leportique.3770)

ISSN : 1777-5280

### Éditeur

Association "Les Amis du Portique"

### Édition imprimée

Date de publication : 10 janvier 2021

Pagination : 133-151

ISBN : 978-2-916332-48-2

ISSN : 1283-8594

### Référence électronique

Denis Viennet, « Sortir du cercle – arrêter la course à l'abîme », *Le Portique* [En ligne], 45-46 | 2021, document 8, mis en ligne le 10 mars 2021, consulté le 26 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/3770> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/leportique.3770>

---

Ce document a été généré automatiquement le 26 mars 2021.

Tous droits réservés

---

# Sortir du cercle – arrêter la course à l’abîme

Denis Viennet

---

*« La prison est à présent aussi vaste que la planète. Les zones qui lui sont allouées sont variables. Et peuvent être appelées chantiers, camps de réfugiés, galeries marchandes, périphéries urbaines, ghettos, immeubles de bureaux, bidonvilles, banlieues. Ce qui est essentiel, c’est que ceux qui sont incarcérés dans ces zones sont des camarades prisonniers ».*  
John Berger, *Dans l’entre-temps. Réflexions sur le fascisme économique*<sup>1</sup>

- 1 Cette réflexion porte sur la « structure fascisante » des sociétés contemporaines. L’expression vient d’une distinction apparue pertinente, entre un état fascisant d’ordre psychologique, et le fascisme historique tel qu’il eut lieu effectivement, en Europe dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Sans opposer psychologie et histoire, notre hypothèse est que le fascisme passerait historiquement à l’acte sur la base d’un terrain idéologique préalable, indissociable des conditions matérielles et sociales d’une époque : milieu de vie, environnement de consommation et de travail. Qu’on l’appelle « nazisme », « terrorisme », « fascisme larvé », « à l’état gazeux »... ces formulations variant en fonction des contextes chercheraient à nommer une hypothèse analogue : beaucoup de recherches « modernes »<sup>2</sup> ou « postmodernes »<sup>3</sup>, et récemment en sociologie<sup>4</sup>, en histoire<sup>5</sup>, en psychologie... convergeraient vers le constat selon lequel *quelque chose du nazisme a survécu dans les sociétés capitalistes dites « développées »*.
- 2 Dans *Souffrance en France*, Christophe Dejours écrit :  
*« Le processus [de « mobilisation de masse dans le travail de la violence rationalisée »], que nous désignons du terme de "banalisation du mal", nous l’étudions in statu nascendi [en devenir, reformation en de nouvelles composantes], dans la période contemporaine d’organisation consciente de la paupérisation, de la misère, de l’exclusion et de la déshumanisation d’une partie de leur propre population, par des pays ayant atteint "un haut degré de civilisation", d’une part, connaissant un accroissement sans précédent de leurs richesses, d’autre part, à commencer par la société française d’aujourd’hui. [...]  
De notre point de vue, le processus de mobilisation de masse dans la collaboration à l’injustice et à la souffrance infligées à autrui, dans notre société, est le même que celui qui a permis la mobilisation du peuple allemand dans le nazisme ».*<sup>6</sup>

- 3 Cette analyse corroborerait une telle hypothèse : la « structure psychologique fascisante » qui transparait dans le « processus de mobilisation de masse » par le travail nous semble une des conditions prépondérantes à la formation du « fascisme réalisé ». Le capitalisme ne fonctionne pas « tout seul » (comme un dieu), mais à la condition de l'imbrication fine et complexe de mécanismes psycho-sociaux immanents qu'il importe de connaître pour mieux les déjouer. En différenciant un fascisme "primaire", souvent non-exprimé (conscient ou inconscient), d'avec le fascisme acté, notre but serait d'agir à la source pour, en amont, participer à son empêchement.
- 4 Voici donc le problème :
- 5 *Comment une structure de type fascisant a-t-elle pu (re)-surgir dans nos sociétés contemporaines ? Pourquoi l'émergence de tendances extrémistes, susceptibles de déboucher sur de nouvelles formes de barbarie ? Comment parvenir à les entraver ?*
- 6 Dans cette perspective, ce texte questionnera la notion de liberté. La première partie expose une définition du « néo-libéralisme » et ses conséquences sur la santé de celles et ceux qui le subissent. La deuxième partie se concentre sur le climat de guerre, de haine et de division sociale qu'entretient cette économie. Dans la troisième partie, nous étudions plusieurs aspects psychologiques de ce régime, en particulier certaines nouvelles formes rationnelles d'assujettissement.

## I. Le néolibéralisme et ses effets sur la santé

### 1. Définition du néolibéralisme

- 7 Le capitalisme est une machine primitive conditionnée par la logique de l'échange. Il désigne l'essence industrielle et le fonctionnement commercial et financier de l'idéologie d'une accumulation illimitée du capital au bénéfice d'une classe sociale minoritaire<sup>7</sup>. Ce système, dont le développement est fondé sur l'optimisation des performances des moyens de production, tend à contraindre les humains à devenir inhumains. À sa tête, la culture néolibérale est responsable d'une démultiplication des inégalités et des injustices sociales. L'expression de « pays développés » (ou autres vocables officiels équivalents : « humanisme », « progrès », « démocratie »...) est symptomatique de la façon dont les dominants sur la planète exhibent un discours auto-centré et méprisant à l'égard des individus, des populations et des classes décrétées inférieures. Cette posture suprématiste témoigne d'une vision grégaire, linéaire et bornée du monde.

### Que désigne le mot de « néolibéralisme » ?

- 8 Pierre Bourdieu définit le néolibéralisme comme la « mise en pratique d'une théorie fondée sur la baisse du coût de la main-d'œuvre, la réduction des dépenses publiques et la flexibilisation du travail »<sup>8</sup>. Suivant cette tendance, le système économique s'accapare l'argent dû aux travailleurs, au profit de la classe des dirigeants et "actionnaires". Les dividendes font fructifier un flux de production qui considère les humains comme une matière première exploitable sur un marché mondialisé. Le néolibéralisme, ajoute Bourdieu, est l'« institution pratique d'un monde darwinien de la lutte de tous contre tous, à tous les niveaux de la hiérarchie, qui trouve les ressorts de l'adhésion à la tâche et à l'entreprise dans l'insécurité, la souffrance et le stress »<sup>9</sup>. Il est ainsi l'« utopie » d'une exploitation sans limite : le mot « libéral » désigne dans ce

contexte la tentative d'une élite riche, habitant les zones privilégiées, de faire tout ce qu'elle souhaite pour conserver ses privilèges. Quant au préfixe « néo », il désignerait sa phase actuelle (débutée dans les années 1970). La rationalisation du travail qu'implique cette « théorie » s'appuie sur des méthodes nouvelles de management : plus souples et apparemment moins autoritaires, en partie rattachables aux dernières transformations induites par les technologies numériques<sup>10</sup>. La question du travail apparaît donc au cœur de ce processus de déshumanisation.

- 9 En effet, la recherche du bonheur est-elle possible lorsque l'énergie des corps et des esprits est happée par l'économie marchande, au point que la question la plus élémentaire, celle de savoir pour quoi l'on vit, est refoulée dans la course du quotidien ?
- 10 Au cœur de ce problème se trouve le problème du rapport aux autres. La machine, pour augmenter la productivité, se nourrit du stress et produit des souffrances. L'exploitation des hommes à l'échelle mondiale engendre une somme inquantifiable de maladies, et un malaise qui se répand sous les contraintes oppressantes du gain.

#### **a) La performance**

- 11 Le modèle de gestion des « ressources humaines » qui accompagne les nouvelles formes d'organisation du travail vise à « inculquer l'esprit d'entreprise à chaque salarié » en faisant de l'homme un « entrepreneur du travail flexible »<sup>11</sup>. Ces normes managériales modèlent donc les individus pour la production infinie de marchandises<sup>12</sup>. Selon la conception pragmatiste utilitariste, elles conditionnent les êtres humains comme des moyens (choses, objets) quantifiés en effectifs devant se soumettre au marché, des instruments de rentabilité et variables d'ajustement pour l'augmentation des chiffres d'affaire.

#### **b) La compétitivité**

- 12 Le système techno-économique instaure une loi de la compétitivité qui s'alimente des rapports de force qu'elle entretient : la « théorie » néolibérale, expliquait Bourdieu, est un « "discours fort", qui n'est si fort et si difficile à combattre que parce qu'il a pour lui toutes les forces d'un monde de rapports de forces qu'il contribue à faire tel qu'il est »<sup>13</sup>. C'est pourquoi ce discours ne se soucie pas de la question humaine. La compétitivité signifie le règne d'une concurrence imposant un principe de domination dans l'esprit des salarié-e-s : être le meilleur afin que l'entreprise produise un maximum : un mélange de collaboration et de compétition, l'illusion d'un « tous ensemble » qui se révèle être un « tous contre tous ».

#### **c) Le gain**

- 13 L'industrialisation des corps-psychés repose sur l'annexion des énergies créatrices à une logique calculatrice, où le gain d'argent est d'abord un gain de temps : augmenter l'efficacité, maximiser les profits en un laps de temps minimal. Ainsi Bourdieu constatait-il que les « techniques d'assujettissement rationnel » comme dans le « management participatif » qui, « tout en imposant le surinvestissement dans le travail, et pas seulement dans les postes de responsabilité, et le travail dans l'urgence », toutes ces techniques donc « concourent à affaiblir ou à abolir les repères et les solidarités collectives »<sup>14</sup>. Le surpassement de soi-même s'oppose alors à une subjectivation par les liens de solidarité et d'entraide : tels sont les ressorts d'une

économie sélective et darwinienne<sup>15</sup>. Sa « gestion de l'urgence » est une des sources principales du malaise contemporain.

## **2. Les effets du néolibéralisme sur la société et sur la santé**

- 14 Les effets de ce processus sont préoccupants, notamment sur les populations précarisées.

### **a) La précarisation**

- 15 Le régime néolibéral génère une précarisation dès le plus jeune âge : selon l'Observatoire des inégalités, en 2015, 17,3 % de la population européenne (87 millions de personnes), vivaient en dessous du « seuil de pauvreté » (en 2003, d'après *Le Monde*, on mesurait 16 % soit 15 millions de moins). En dépit de l'enrichissement économique, « la pauvreté oscille autour de 15 % dans les pays industrialisés »<sup>16</sup>. En 2018 on dénombrait en France 3 millions d'enfants vivant sous ce seuil, ces chiffres étant passés de 16 à 20 % en 15 ans<sup>17</sup>. Pour entretenir la précarité, ce régime banalise les violences sociales et exploite des individus rendus dociles par un management soit autoritariste à l'ancienne, soit plus « souple », moderne et horizontal<sup>18</sup>.

### **b) Les conséquences sur l'enseignement et la recherche**

- 16 La « théorie » néolibérale s'introduit jusque dans les services publics, les hôpitaux, les écoles, les universités... mettant en péril pour ces dernières la liberté d'enseigner et de rechercher. L'étudiant est alors réduit à un « entrepreneur capable de rationaliser sa formation pour maximiser son intérêt »<sup>19</sup>. La rationalité productiviste vise à former de nouveaux cadres et producteurs bien insérés dans l'économie darwinienne. La « volonté des gouvernements [...] débouche en effet sur l'exigence que les investissements soient rapidement transformés en découvertes qui profitent aux entreprises »<sup>20</sup>. L'université devient alors une vulgaire *business school*, dont le but est l'adaptation à la loi du marché.
- 17 Voici quelques-uns des principaux effets dans l'environnement du travail.

### **c) Les maladies professionnelles et les accidents du travail**

- 18 En 2003, Ignacio Ramonet signalait que, d'après l'Organisation Internationale du Travail, chaque jour dans le monde, le travail tuait 5 000 personnes (ces mesures étant en dessous de la réalité)<sup>21</sup>. L'OIT énumérait les maladies du travail : « affections musculo-squelettiques, stress et problèmes psychologiques, réactions asthmatiques et allergiques, problèmes dus à une exposition à des agents dangereux et cancérigènes comme l'amiante, les rayonnements et les produits chimiques, etc. »<sup>22</sup>. Dans de nombreux pays, les données sont certes inexistantes ou peu fiables. Mais, d'après les dernières mesures de l'Assurance maladie, en France en 2018, les accidents et surtout les maladies professionnelles seraient à nouveau en hausse<sup>23</sup>.
- 19 Comme l'a étudié Dejours, les limites des cadences infernales imposées par les décennies du taylorisme, du fordisme ou du stakhanovisme furent largement franchies ces dernières décennies. C'est pourquoi l'hyper-productivité a généré de nouvelles maladies telles que les troubles musculo-squelettiques qui, d'après le rapport de 2018, représenteraient 88 % des maladies professionnelles. Or ces troubles proviendraient en

grande partie d'affections d'ordre psychique<sup>24</sup>. Celles-ci, d'ailleurs, « continuent leur hausse avec 990 cas reconnus (soit environ 200 de plus qu'en 2017) »<sup>25</sup>.

#### **d) Souffrances et dépression**

- 20 Dans l'environnement du travail apparaît le problème des souffrances psychiques et de la dépression (le « burn out » dans les pays anglo-saxons). Alain Ehrenberg décrit ce phénomène comme une « crise identitaire chronique » : lorsqu'un individu, ne sachant plus bien où est sa place ni quel est son nom, perd ses repères au point de tomber dans un abîme. Cette aliénation peut se produire dans les moments de surmenage au profit d'un élément dominateur (situation, personne...) : elle est l'envers des « normes » qui « incitent chacun à l'initiative individuelle en l'enjoignant à devenir lui-même »<sup>26</sup>. Face aux injonctions qui le pressent, « le déprimé n'est pas à la hauteur, il est fatigué d'avoir à devenir lui-même »<sup>27</sup>. Du soi qui se hâta à être compétitif, il ne reste qu'une ombre sans consistance. Tout à coup sans promesses d'horizons émancipateurs, l'individu sombre dans le vide d'une existence sans à-venir, soit dans la morne soumission à la quotidienneté, soit dans l'arrêt complet de son activité. Cette immobilisation glaciaire (Fédida) peut dans les cas extrêmes aller jusqu'au « suicide au travail »<sup>28</sup>. D'après Ehrenberg, ces souffrances apparaissent comme les conséquences directes du « culte de la performance » guidé par l'injonction d'autonomie et de responsabilité. Le principe d'autonomie caractéristique de la « libéralisation » économique serait une des causes principales des souffrances modernes.

## **II. Un climat de haine et de division sociale**

### **1. Des effets antisociaux destructeurs**

- 21 Revenons à la période sarkozyste 2005-2012<sup>29</sup>. Cette période fut marquée par une instrumentalisation de l'expression de « politique de civilisation »<sup>30</sup>, initialement d'Edgar Morin<sup>31</sup>. Contrairement aux écrits du sociologue et philosophe, elle qualifia une politique d'uniformisation (« la civilisation ») par le biais de réformes dans de nombreux domaines (médecine, éducation, justice, travail...). À travers cette politique, les gouvernants menaient une guerre à l'intelligence et à la complexité du monde<sup>32</sup>. Cette guerre alimentait une bêtise idéologique, un discours certes organisé, mais grossier et détaché des réalités sociales, s'exprimant à travers des rhétoriques arrogantes et réductrices. En pleine période de « libéralisation » accélérée de l'université (2007-2009), cette idéologie comportait des aspects antisociaux destructeurs, dont nous résumons quelques graves effets :

#### **a) 2007-2010**

- 22 Durant la période 2007-2010 en particulier, des alertes et appels à la défense des étrangers « sans-papiers » étaient régulièrement diffusés par le Réseau Éducation Sans Frontières (RESF), les Amoureux au ban public, la Cimade, le Comede<sup>33</sup>... Miguel Benasayag, Angélique del Rey et d'autres militants dénonçaient l'avalanche « politique de tri humain » et les effets d'une « idéologie populiste flattant les réflexes xénophobes et nourrie de l'héritage colonial ». Les auteurs en observaient aussi les « effets pathogènes sur la santé psychique », « miroirs » de cette politique<sup>34</sup> : le corps social en

souffrance exprimait sa révolte et tentait de réagir à différents niveaux et de différentes manières.

- 23 Pour atteindre les objectifs d'expulsions, des centaines de milliers d'arrestations avaient lieu dans une terreur quotidienne. Les administrateurs de cette « chasse » considéraient ces personnes comme des êtres « non-humains »<sup>35</sup>, à la manière dont l'observait Claude Lévi-Strauss au cours de l'histoire coloniale. Se prêter, par l'intermédiaire d'outils quantitatifs et d'un vocabulaire parfois abscons (« sans-papiers »), à une vision discriminatoire de l'autre, c'est lui retirer son humanité et se comporter soi-même comme un barbare<sup>36</sup>. Ainsi une telle politique, normalisatrice et ostracisante, était-elle une *politique de la barbarie*, présupposant que l'immigration soit « associée comme une menace à ladite "identité nationale" »<sup>37</sup>. Cette politique décivilisatrice gommait les possibles divergences et, comme dans les révoltes de 2005, accentuait en même temps les conflits sociaux tout en passant sous silence ce que les manifestations populaires cherchaient à exprimer. Elle consistait à « nettoyer au karcher » par de méthodes policières particulièrement répressives. Ces méthodes semblent avoir perduré de manière plus large et peut-être plus intense sur les contestations sociales qui suivirent jusqu'à nos jours : *Nuit Debout*, « Loi travail », Gilets Jaunes... Elles sont symptomatiques d'un climat de division sociale, une des composantes de l'« utopie » néolibérale.

#### **b) Tolérance zéro**

- 24 Probablement une des concrétisations de la « tolérance zéro » (2005), la répression sociale était venue petit à petit former un tout avec l'obsession sécuritaire, ce en quoi les événements de la place de la Nation à Paris le 19 mars 2009 marquèrent peut-être une étape dans l'usage des techniques policières : ce jour-là, autour de la statue de la République, une journée d'action interprofessionnelle se retourna en piège : blocage rapide de toutes les artères par des centaines de CRS, matraquages musclés au hasard de la foule (avec certains policiers habillés en civil) se terminant par 300 arrestations, 49 poursuites judiciaires et de nombreux passages à tabac<sup>38</sup>.
- 25 Comparables aux circonstances de la mort de Zyed et Bouna le 27 octobre 2005 à Clichy-sous-Bois, ces techniques de traque conduisent à une montée d'anxiété et à des issues parfois tragiques. La finalité paraît être tout d'abord de dissuader les contestataires. Or, lorsque des débordements, créés par la pression extérieure, ont lieu, ceux-ci sont aussitôt "condamnés" par des *mass-médias* qui occultent l'explication des causes. Cette technique semble être un cas typique de cercle vicieux : une provocation perverse, suivie d'une interdiction des contestations que le pouvoir fait passer pour "légitime".

#### **2. Du rapport à l'autre au rapport à soi-même**

- 26 Le 2 avril 2009, un rapport d'Amnesty International intitulé *France : des policiers au-dessus des lois* relatait l'« impunité des forces de l'ordre françaises » face aux violations des droits qu'elles commettent. À propos de cette situation, « détériorée dans l'Hexagone depuis le dernier rapport » (2004), ce dernier concluait sur l'« existence d'un racisme institutionnalisé au sein des organes chargés de l'application des lois en France »<sup>39</sup>. La suite du traitement des contestations jusqu'à nos jours semble donner raison à ces observations, reflétant dans la société une haine sociale, une misoxénie élargie à la moindre manifestation jugée dissidente.

- 27 Selon Cornelius Castoriadis, il existerait deux expressions psychiques de la haine : celle contre l'autre et celle contre soi-même. Or la haine contre l'autre aurait un lien avec la haine intérieure, inconsciente, contre soi-même : « il serait certainement justifié de lier cette forme extrême de la haine de l'autre [la misoxénie] à la forme la plus obscure, la plus sombre et la plus refoulée de la haine : la haine de soi ». En effet ces deux affects auraient « une racine commune, le refus de la monade psychique d'accepter ce qui, pour elle, est, au même titre, étranger »<sup>40</sup>. Il est vrai que d'après Freud, c'est parce qu'on ne tolère pas, en soi, que « le moi n'est pas maître dans sa demeure » (que le psychisme comporte de l'inconscient), qu'ensuite on refuse d'accepter, à son insu ou non, l'« étranger » représenté par autrui. Castoriadis ajoute qu'une des principales causes de la « résurgence du nationalisme, de la xénophobie et du racisme pendant le XX<sup>e</sup> siècle, dans des pays "civilisé" et "démocratiques" » est la désintégration par le capitalisme du collectif. [...] La dissolution, dans les sociétés capitalistes, de presque toutes les instances de collectivités intermédiaires significatives, et, par-là, des possibilités d'identification alternative pour les individus, a certainement eu pour effet une crispation identificatoire sur les entités « religion », « nation », ou « race » et exacerbé immensément la misoxénie au sens le plus vaste du terme. »
- 28 Dans de tels contextes, chez de telles personnes, un « fascisme psychique », primaire, pourrait donc être analysé, à partir du mécanisme de *refus d'accepter ce qui apparaît étranger à soi-même*. Il serait étroitement lié à la conjoncture de destruction sociale par le capitalisme, et corrélatif aux souffrances décrites précédemment.
- 29 Cependant, dans *L'essence du néolibéralisme*, Pierre Bourdieu posait cette question :  
 « Peut-on attendre que la masse extraordinaire de souffrance que produit un tel régime politico-économique soit un jour à l'origine d'un mouvement capable d'arrêter la course à l'abîme ? »<sup>41</sup>

### III. La sortie du cercle

- 30 La sortie d'un régime fascisant correspond sans doute à une sortie du capitalisme<sup>42</sup>. Des luttes de 2006 (contre le CPE) jusqu'aux Gilets Jaunes et au-delà, il semble que les mouvements populaires se réapproprient la vie politique. C'est sûrement qu'on a perçu, sous la couche mensongère des discours officiels, l'éclaircie à l'horizon. La fatalité d'un destin linéaire et inéluctable est une superstition. Par-delà la grisaille, malgré la gravité des attaques antisociales, a lieu un retour des luttes festives, comme une sortie de phase dépressive<sup>43</sup>.
- 31 Pour accroître cette sortie, on peut examiner quelques-uns des mécanismes du régime néolibéral. Nous « concluons » par quelques observations, qui croisent de façon quasi-indiscernable les dimensions philosophique, psychologique, psychanalytique, sémiotique, philologique et historique, en partant d'une analyse des discours.

#### 1. Les techniques d'encerclement psychique

- 32 Les discours de pouvoir fonctionnent en grande partie comme un verrouillage des désirs, une "stratégie" pour les réorienter vers un objet (matériel ou idéal) rendu indispensable. Parmi leurs composantes, nous observons trois actions importantes : *infantiliser*, *endetter* et *contraindre*. Il conviendra d'étudier, à travers la logique des échanges, les connexions entre ces trois composantes. Pour l'instant, nous nous

focaliserons sur la troisième, qui a directement trait à la question de la liberté : la contrainte.

- 33 Dans une perspective sémiotique, Roland Barthes s'est intéressé aux contraintes langagières. Il est vrai que dans le monde des humains, le pouvoir s'exerce essentiellement à travers la rhétorique des discours. Dans la *Leçon inaugurale au Collège de France*<sup>44</sup>, Barthes expliquait que « si l'on appelle liberté, non seulement la puissance de se soustraire au pouvoir, mais aussi et surtout celle de ne soumettre personne, il ne peut donc y avoir de liberté que hors du langage. » Il entend : hors d'un langage ou d'un discours opérant par rectification, c'est-à-dire obligeant à dire d'une certaine façon, tout en interdisant les autres possibilités. Car certains « langages », à travers leur communication avec l'en-deçà de la langue (l'enfance), peuvent déjouer un régime despotique, et c'est bien sûr un des rôles de la littérature.
- 34 De plus, dans la multitude des types de discours, le « discours de pouvoir » a selon Barthes la particularité d'« engendrer[r] la faute, et partant la culpabilité, de celui qui le reçoit ». Ce dernier ne se limite pas au seul cadre religieux : comme l'observait le psychanalyste Didier Anzieu, on peut le rencontrer dans les situations où un locuteur cherche à occuper une position de force pour établir sur son destinataire une relation d'asservissement<sup>45</sup>. Or un point saisissant est le fonctionnement d'un certain type de discours de pouvoir, qui n'est ni tout à fait sentimental au sens d'une rhétorique persuasive, ni raisonné au sens d'une argumentation convaincante. Il se situe plutôt entre les deux, dans une zone d'ambiguïté affective, dont la force assujettissante vient plutôt de la rationalité. Celle-ci arrête son auditeur en le prenant dans ses rets.
- 35 Ainsi l'« injonction paradoxale » (*double-bind*) est une construction discursive dont les effets sont de créer des situations contradictoires de dilemme, pouvant avoir pour conséquence d'emprisonner psychiquement quelqu'un dans un cercle vicieux. Elle est répandue de façon assez bénigne dans les relations sociales, mais elle peut selon le contexte prendre des proportions graves, voire conduire à des issues tragiques. L'exemple connu est l'énoncé (par exemple d'une mère à sa fille) : « sois spontanée ». La réponse à cet impératif est en quelque sorte impossible car y obéir signifie *ne pas être spontané*, donc ne pas y obéir. D'où une impasse logique, dont la personne n'a pas nécessairement conscience. Or, comme l'observe Anzieu, il arrive que l'énoncé soit relié à un désir de destruction de la part de l'énonciateur, sur un destinataire par exemple en position de désavantage contextuel (mère/ fille, directeur/employé ou /étudiant, ... gouvernant/peuple, etc.). Et il se peut que dans certains cas la personne en position de force cherche à en abuser. Anzieu comprend que la question du désir est centrale dans ce phénomène et que, lorsque celui-ci se trouve verrouillé, il arrive qu'il suscite dans la personne prise au piège, un réflexe d'autodestruction. Le discours « dominateur » joue en effet le rôle de maintien du subordonné dans sa toile, pour continuer à l'instrumentaliser et à en tirer profit dans son économie libidinale, jusqu'à neutralisation de la force vitale.
- 36 Dans l'espace langagier, ce type de procédé rejoint ce que Roland Barthes qualifie de « fascisme ». Dans l'environnement du travail, il est une manière de diriger, en bloquant rationnellement le désir de quelqu'un, en le réorientant vers un but égoïste (idée ou besoin personnelle), et, par l'usage d'éventuels artifices (fausses promesses, pseudo-projets...), en intensifiant la force de travail du « désir transformé ».
- 37 Certes, la pratique qui consiste à imposer une loi par la force psychique (double-contrainte) ou physique (répression) est sans doute socialement répandue. Deleuze et

Guattari observaient (contre un certain freudisme) comment l'inconscient avait été condamné à la « double impasse » de névrose ou normalité<sup>46</sup>. C'est que l'instauration d'une « loi transcendante universelle » semble avoir ses sources dans une rationalité qui considère l'autre *a priori* comme un adversaire à dépasser<sup>47</sup>. Cette dialectique linéaire et ascendante semble relier phallogentrisme et logocentrisme<sup>48</sup> dans un usage ségréatif de la raison<sup>49</sup> : *le complexe d'Œdipe, la civilisation, la performance...* C'est aussi pourquoi on peut la retrouver à l'œuvre chez des individus ou groupes qui semblent en apparence éloignés de postures extrémistes, mais dont la pratique contredit la théorie. Comme disent Deleuze et Guattari, « un investissement inconscient de type fasciste, ou réactionnaire, peut coexister avec l'investissement conscient révolutionnaire »<sup>50</sup>.

- 38 Dans le champ philologique, on trouve d'autres arguments sur l'existence d'un tel phallo-logo-centrisme ethnocentré. Pascal Quignard observe comment au cours du I<sup>er</sup> siècle de l'ère chrétienne, lors de l'instauration du monothéisme, le *fascinus* romain (équivalent du *phallus* grec) fut symboliquement associé à l'action, opposé à une passivité associée à la féminité. Il semblerait que tout au long des mutations vers une religion de l'« effroi » et du « dégoût » du désir (du corps dit « passif »), orientée vers une transcendance divine unique, les « pulsions de mort » (de destruction ou de punition) se déchaînèrent sur les sujets qui défailaient du dogme de l'action prétendue « virile ». Ces forces « furent d'abord au service du dieu de la croix, puis déchaînées lors du troisième Reich (le troisième empire). Car le fascinus, seul, mène au culte fasciste (ce qui attache ensemble les liens) »<sup>51</sup>.

## 2. La religion moderne du management

- 39 Dans le livre *Libres d'obéir*<sup>52</sup>, Johann Chapoutot éclaire par les faits certains liens entre le management et le nazisme des années 1930 jusqu'à nos jours. En suivant un cas d'étude emblématique, les recherches historiographiques prouvent qu'il existe entre cette méthodologie gestionnaire et cette idéologie politique, des corrélations irrévocables. Certaines orientations principales de l'idéologie germanique ont perduré bien au-delà de la Victoire de 1945. C'est par exemple ce que démontre la trajectoire d'un universitaire, juriste, général SS, passionné par l'art de la guerre (Reinhard Höhn), reconverti dans la République Fédérale d'Allemagne dès 1956 en « penseur du management des services et de l'industrie ». L'intellectuel falsificateur, passé habilement entre les gouttes des tribunaux, fera un remarquable parcours dans le "monde libre d'après-guerre". À partir du modèle militaire prussien, la « tactique par la mission » (*Auftragstaktik*), il créa le « management par délégation ». Devenue le « nec plus ultra de la liberté d'action », cette méthodologie prétendue « anti-autoritaire » et « démocratique » (« anti-communiste »), était basée sur le « principe de l'*innere Führung* (autonomie de direction de soldat) ». Or l'impact de cette méthode doit nous faire réfléchir : elle fut le cœur d'une « délégation de responsabilité à laquelle plus de 200 000 cadres furent formés par Höhn et ses équipes entre 1956 et 1972, et près de 500 000 par la suite, jusqu'à l'année de sa mort en l'an 2000 ». Et ceci bien au-delà des frontières de la RFA, en Europe, en Amérique, etc.
- 40 Parmi les ingrédients de cette recette reviennent en permanence les principaux *leitmotifs* de la lutte pour la vie dans la guerre économique : flexibilité, souplesse, « élasticité », disponibilité, performance... C'est une des raisons pour lesquelles, dit Chapoutot, il fut « particulièrement encouragé par le modèle économique de 1950 à

1970, selon lequel il faut être performant et encourager la performance ». Contre un humanisme soi-disant « obsolète », contre la bureaucratie d'État, il était prôné une « *Lebensführung* » (conduite de vie), non plus tout à fait guidée par le règne de la « communauté du peuple » orienté vers une « race biologiquement pure », mais par la « collaboration » des « partenaires » au sein de la *Gemeinschaft*, l'équipe, la *team*. On y retrouvait donc, écrit Chapoutot, le « noyau de la perversion du management nazi », dans lequel est décelable une « foi presque aveugle en un "management" hypostasié, devenu la loi et les prophètes ».

- 41 Le noyau nazi du management serait ainsi composé de deux « paradoxes » : celui d'un « management non-autoritaire » et celui de l'« injonction contradictoire de la liberté d'obéir ». Mais ces paradoxes apparents sont chacun l'expression d'un « mensonge fondamental ». Le premier, d'ordre métapsychologique, semble évident, étant donné les sources militaires du chercheur. Le second porte sur l'énoncé du discours de pouvoir : « L'autonomie était également de façade : le subordonné était libre de choisir les moyens, mais certainement pas de définir la fin – de fixer l'objectif ». Aussi, suivant ces techniques, chacun est *libre d'y arriver comme il veut, mais s'il échoue, il en est responsable*. La contradiction débouche donc sur une aliénation dont la source est la soumission au travail. Ainsi le mensonge libéral fait-il « dévier l'employé, ou le subordonné, d'une liberté promise vers une aliénation certaine, pour le plus grand confort de la *Führung*, de cette "direction" qui ne porte plus elle seule la responsabilité de l'échec potentiel ou effectif ». Ces lignes lumineuses concluent sur les conséquences psychologiques de la structure managériale fascisante : « La conséquence de ces contradictions et de cette perversion est tout sauf théorique : ne jamais penser les fins, être cantonné au seul calcul des moyens est constitutif d'une aliénation au travail dont on connaît les symptômes psychosociaux : anxiété, épuisement, "burn out" », ainsi que cette forme de « démission intérieure » appelée « bore out ».
- 42 Le management néo-libéral, intimement lié au *Reich*, apparaît donc comme une religion dont la force rationnelle du catéchisme repose sur l'impasse d'une double contrainte : *la liberté de ne pas être libre*.

### 3. Conclusions

- 43 D'après ces pistes, une structure fascisante a pu être décelée dans notre modernité récente. Entretenant le darwinisme social, le capitalisme néolibéral fonctionne comme une double-contrainte : une liberté, factice, de soumission à un ordre économique inhumain et destructeur. C'est ainsi qu'il fabrique des zones de subordination nouvelles.
- 44 Sur un plan politique, les techniques policières de nasse, suivies des obligations récentes de déclaration des manifestations, paraissent fonctionner en effet comme un tel cercle pervers : mettre un ensemble de personnes sous pression, puis transformer un pur événement, une manifestation au départ imprévisible, en élément sous contrôle. Mais ce procédé peut être observé plus largement au sein du capitalisme « globalisé », comme cette "liberté" de suivre un système économique contraignant les individus à la production-dépense-consommation, à l'exclusion de tout autre genre de vie alternative. Cinzia Crozali Korvi en avait aussi vérifié l'hypothèse par l'analyse du phénomène dépressif<sup>53</sup>.

- 45 La rationalité peut encercler. Cette condition inhumaine est un des fondements du management moderne, quelles qu'en soient les mises à jour. Le néolibéralisme peut s'énoncer comme une "liberté" qui séquestre des individus jusqu'au silence et à la destruction – ou les pousse à la révolte.
- 46 Car en effet, pour sortir d'une relation de double-contrainte, il faut, disait Anzieu, arriver à « méta-communiquer ». Comme on sait, ce n'est pas chose simple tant que les hommes sont emportés dans le tourbillon de la course au temps. Mais il y a mille façons de prendre du recul, de parler d'une situation vécue et de s'en sortir. Le devenir de chacun devant toujours échapper à l'enfermement, une des issues préconisées serait alors de construire ensemble, de créer avec les autres. Comme le dit Chapoutot, des coups sont régulièrement portés contre la dictature néolibérale – et « la prise de conscience croissante que notre civilisation thermo-industrielle, notre mode de vie et de production menacent à court-terme notre vie même sur Terre »<sup>54</sup> en est peut-être le dernier.
- 47 Après tout, il se peut en effet que ce contexte oppressif soit en train de s'éloigner de nous. Et si les faits abrégés dans ces pages, comme les ondes d'après-coup d'un excès de rationalité devenue folle au XX<sup>e</sup> siècle, en étaient les derniers soubresauts ? Comme dans un film de Jacques Tati, les joies populaires résistent à la tristesse du pouvoir. Il est possible que les paradoxes invivables du système dont les tyrans sont les cadres se retournent un jour contre eux, les encerclent à leur tour.
- 48 À l'opposé de la domination sociale, l'humanité peut se définir comme une ouverture sensible, une manière de compatir à ce qu'on ne connaît pas encore, de transmettre et donner vie par l'écoute, la parole, l'entraide, les arts... dans une relation où l'amitié, la camaraderie, la fraternité sont des actes réels. Peut-être l'écriture participe-t-elle du processus de dissolution des despotismes en cours, lorsqu'elle montre une « nouvelle » réalité : que nous sommes déjà après la sombre époque, construisant un monde où ce pouvoir mortifère n'est plus « à la mode », où la liberté est un acte vécu dans l'intensité d'une fête partagée.

---

## NOTES

1. Indigènes éditions/collection « Ceux qui marchent contre le vent », mars 2009.
2. Cf. Hannah Arendt, *The Origins of Totalitarianism* (1951), tr. fr., *Le Système totalitaire / Les origines du totalitarisme*, Paris, Éditions du Seuil, 1972, où le nazisme et le stalinisme sont définis comme des *idéologies*, au sens de la réduction de l'existence à la « *logique d'une idée* », dans une sorte d'eschatologie doctrinale et fermée (Nature ou Histoire).
3. Cf. notamment Jean-François Lyotard, *L'inhumain / Causeries sur le temps*, Paris, Galilée, 1988, p. 87, où sont établis les liens entre le mouvement nazi de « *mobilisation totale de l'énergie* » et l'idéologie techno-scientiste contemporaine.
4. Cf. Alain Ehrenberg, *Le culte de la performance*, Paris, Calmann-Lévy, 1995, où l'on peut repérer les relations entre une « religion de la productivité » et le milieu de l'entreprise.

5. Cf. Annie Lacroix-Riz, qui, dans « Remarques contemporaines sur la face non idéologique du fascisme : crise de surproduction et guerre aux salaires », rappelle les liens entre le fascisme historique (nazisme compris) et la situation économique des années 1930 : celui-ci « fut surtout une réplique féroce à la crise de surproduction menaçant d'effondrement les profits », et une « guerre aux salaires » menée par la force patronale de l'époque (<https://histoireetsociete.wordpress.com/2016/06/04/remarques-contemporaines-sur-la-face-non-ideologique-du-fascisme-crise-de-surproduction-et-guerre-aux-salaires-annie-lacroix-riz/>, Université Paris Diderot, janvier 2016).
6. Christophe Dejours, *Souffrance en France*, Paris, Éditions du Seuil, 1998, p. 155. Cf. plus récemment Christophe Dejours et Antoine Duarte, « La souffrance au travail : révélateur des transformations de la société française », in *Modern and Contemporary France*, Volume 26, England, 2018 (article amicalement adressé à la revue par leurs auteurs).
7. Cf. Karl Marx, *Le Capital*, Deuxième section « La transformation de l'argent en capital », Chap. IV « La formule générale du capital », trad. Roy, chronologie et avertissement Althusser, Paris, Champs Flammarion, 1985, p. 115 et suivantes.
8. Pierre Bourdieu, « L'essence du néolibéralisme », in *Le Monde diplomatique*, mars 1998, <http://www.monde-diplomatique.fr/1998/03/bourdieu/10167>.
9. *Idem.*
10. Cf. Luc Boltanski, Ève Chiapello, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Tel / Gallimard, 1999.
11. Alain Ehrenberg, *Le culte de la performance*, Paris, Calmann-Lévy, 1991, p. 95. Ehrenberg montre comment le culte de la performance vient aussi de l'environnement du sport professionnel.
12. Alain Ehrenberg, *La fatigue d'être soi. Dépression et société*, Paris, Odile Jacob, 1998, p. 288.
13. Pierre Bourdieu, *op. cit.*
14. *Idem.*
15. Sur le rapport moderne du temps et à la subjectivation, cf. Denis Viennet, *Il y a maître. Essai sur le temps et la constitution de soi*, Paris, L'Harmattan, 2009.
16. Daniel Zamora, « La pauvreté, voilà le fléau ! », in *Le Monde diplomatique / Manuel d'économie critique*, Paris, 2016, pp. 62-63.
17. Soisic Pellet, « 3 millions d'enfants sous le seuil de pauvreté en France », in *France Inter*, 12 avril 2018.
18. Marie-France Hirigoyen, *Le harcèlement moral. La violence perverse au quotidien*, Paris, Pocket, 2018. Le problème du harcèlement moral est central aussi selon Christophe Dejours.
19. Christian De Montlibert, « Et déjà une chaire L'Oréal au Collège de France », in *Le Monde diplomatique*, mai 2006.
20. *Idem.*
21. Ignacio Ramonet, « Mourir au travail », in *Le Monde diplomatique*, Juin 2003.
22. Cf. <http://www.ilo.org/public/french/bureau/inf/pr/2002/23.htm#note1>.
23. Catherine Quignon, « Les accidents du travail et les maladies professionnelles en hausse », in *Le Monde*, Paris, le 12 décembre 2019.
24. Christophe Dejours, *Travail, usure mentale*, Dunod, Paris, 2000, p. 252. Voir aussi le cas du traitement des salariés des entrepôts d'Amazon ou de Lidl, dans Elise Lucet, « Cash Investigation ». Travail, ton univers impitoyable, in FranceTVinfo, le 26 septembre 2017 : [https://www.francetvinfo.fr/replay-magazine/france-2/cash-investigation/cash-investigation-du-mardi-26-septembre-2017\\_2380043.html](https://www.francetvinfo.fr/replay-magazine/france-2/cash-investigation/cash-investigation-du-mardi-26-septembre-2017_2380043.html)
25. « Le nombre des accidents du travail est reparti à la hausse en 2018 », in *Le Parisien*, Paris, le 4 décembre 2019.
26. Ehrenberg, A., *La fatigue d'être soi*, Paris, Odile Jacob, 1998, p. 10.
27. *Ibidem*, p. 11.

28. Cf. Christophe Dejours et Florence Bègue, *Suicide et travail : que faire ? Briser la loi du silence*, Paris, Presses Universitaires de France / Souffrance et théorie, 2009.
29. Cf. notamment Alain Badiou, *De quoi Sarkozy est-il le nom ? / Circonstances*, 4, Paris, Éditions Lignes, 2007. Le philosophe y décrit un « pétainisme » gouvernemental.
30. Discours télévisé des vœux du Nouvel an 2008.
31. Edgar Morin, *Pour une politique de civilisation*, Paris, Arléa, 2002.
32. Cf. André Rouillé, « Les chercheurs-inventeurs d'avenirs », *parisART*, n° 266, 19 février 2009.
33. <http://www.educationsansfrontieres.org/>, <http://amoureuxauban.net/>, <http://www.cimade.org/>, <http://www.comede.org/>.
34. *La chasse aux enfants. L'effet miroir de l'expulsion des sans-papiers*, Paris, La découverte/Sur le vif, avril 2008, *ibid.*, p. 45 ; 51.
35. André Rouillé, « La preuve par l'immigration », *parisART*, n° 272, 2 avril 2009.
36. Claude Lévi-Strauss, *Race et Histoire* (1952), chap. 3, Unesco, p. 19 sq. Comme le dit la phrase célèbre : « *Le barbare, c'est d'abord celui qui croit à la barbarie* ».
37. André Rouillé, « La preuve par l'immigration », *ibidem*. Le « Discours de Dakar » de 2007, qui proférait que « l'homme africain n'est pas assez entré dans l'Histoire », avait été révélateur d'un néo-colonialisme toujours présent.
38. Cf. « Ce que j'ai vu le 19 mars », in <http://parolesdu19mars.over-blog.com/>.
39. [http://www.amnesty.fr/var/amnesty/storage/fckeditorFile/eur210032009\\_2.pdf](http://www.amnesty.fr/var/amnesty/storage/fckeditorFile/eur210032009_2.pdf), p. 39.
40. Cornelius Castoriadis, « Haine de soi, haine de l'autre », in <http://libertaire.free.fr/Castoriadis30.html>, 9 janvier 1999. Voir aussi Elsa Cayat, *La capacité de s'aimer*, Paris, Payot, 2015.
41. Pierre Bourdieu, *op. cit.*
42. Cf. André Gorz, « *La sortie du capitalisme a déjà commencé* », in *Écologia* (Galilée, Paris, 2007) ; version originale « Le travail dans la sortie du capitalisme », dossier n°28, revue *Eco Rev'*, 17 septembre 2007.
43. Olivier Long dans *Pavés graphiques. Dix ans de luttes en France* (Paris, Exils Éditeur, « Essai », 2018) retrace avec justesse, par les mots et l'action graphique, l'enchaînement des luttes sociales et universitaires récentes.
44. Cf. <https://www.roland-barthes.org/lecon.html>
45. Cf. en particulier Didier Anzieu, « Le transfert paradoxal / De la communication paradoxale à la réaction thérapeutique négative », in *Créer / Détruire*, Paris, Dunod, 1996, pp. 75-101.
46. Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Capitalisme et schizophrénie / L'Anti-Œdipe*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1972/1973, p. 94.
47. *Ibid.*, p. 95.
48. *Ibid.*, p. 122.
49. *Ibid.*, p. 123.
50. *Ibid.*, p. 125.
51. Cf. Olivier Sigrist, « *Le fascinus*, entre l'image et la lettre », in <http://www.groupe-regional-de-psychanalyse.org/Fichiers%20a%20telecharger/impair2-sigrist.pdf> et Pascal Quignard, *Le sexe et l'effroi*, Gallimard, Paris, 1994.
52. Johann Chapoutot, *Libres d'obéir / Le management du nazisme à aujourd'hui*, Paris, NRF essais / Gallimard, 2020, en particulier ci-dessous : pp. 105 ; 108 ; 109 ; 115 ; 132-133 ; 137 ; 139.
53. Cinzia Crozali Corvi, *La dépression affect central de la modernité*, Préf. M.-H. Brousse, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010.
54. Johann Chapoutot, *Libres d'obéir, op. cit.*, p. 136.

---

## RÉSUMÉS

Le texte aborde la problématique du lien entre la souffrance psychique causée par l'organisation du travail (le management moderne) et ce qu'il appelle la « structure fascisante » des impératifs du néolibéralisme, qui, depuis une trentaine d'années, semble traverser les sociétés contemporaines et s'exercer sur la vie politique, collective et individuelle. À la suite des pistes de Pierre Bourdieu, il examine dans un premier temps les effets du néolibéralisme sur la santé, le climat de division sociale que celui-ci instaure, et esquisse, à partir de l'analyse de certains de ses mécanismes fondamentaux, une sortie possible de cette logique perverse.

The text deals with the problem of the link between the psychological suffering caused by the organization of work (modern management) and what it calls the "fascisting structure" of the imperatives of neoliberalism, which, for thirty years, seems to cross contemporary societies and affects political, collective and individual life. Following Pierre Bourdieu, it examines for the first time the effects of the neoliberalism on health, the climate of social division that it creates, and sketches, by analysis of some of its fundamental mechanisms, a possible exit from this perverse logic.

## AUTEUR

### DENIS VIENNET

**Denis Viennet** est docteur en philosophie et enseigne la philosophie au lycée (Franche-Comté). Il a enseigné pendant 5 ans la philosophie et la langue française à Saint-Petersbourg et à Tomsk (Sibérie). Ses recherches portent sur les relations entre l'art, la subjectivation et le temps dans les sociétés contemporaines (*Essai sur le temps et la constitution du soi contemporain*, 2009).